

sur la place Louis XVIII ; ne convient-il pas de le rapprocher en quelque sorte du centre des affaires, au moyen de cette communication intérieure, qui, se reliant avec la rue de Bourbon et avec le cours Charlemagne, formerait une des plus belles lignes que puisse posséder une grande cité ? De la place de Bellecour, on pourrait voir d'un côté l'Hôtel-de-Ville, à un kilomètre de distance, de l'autre, jusqu'au quartier de Perrache. Alors, Lyon prend un nouvel aspect ; ses habitants ne pensent plus à quitter ses murs ; les étrangers mêmes y sont retenus ; on ne se laisse plus entraîner par ces chemins de fer qui vont amener de si grandes perturbations et qui emportent au loin la population des villes secondaires, des villes qui ne fournissent pas le confortable.

Il nous semble qu'il y aurait là une œuvre féconde qui porterait la vitalité dans tous les quartiers de la ville, qui les relierait entre eux et les ramènerait à l'unité, principe de toute grandeur. Oui, il y aurait là une œuvre grande : sans doute les améliorations de détail doivent être appréciées, mais elle ne constituent pas une belle cité. On oublie trop que, pour tout ce qui rentre dans le domaine du beau, plusieurs petites choses ne valent jamais ce qui est grand. Le beau, pour une ville surtout, c'est la splendeur de l'utile. Or, il n'y a point de splendeur dans ce qui est petit.

On objectera sans doute que la nouvelle voie ne couperait pas perpendiculairement les rues transversales. C'est là un inconvénient réel, particulièrement pour les angles un peu aigus. Toutefois, il ne faudrait pas l'exagérer. On peut remarquer, soit à l'entrée de la rue Royale, soit vers celle des Capucins, des constructions bien plus anguleuses que celles qui résulteraient de nos projets. Malgré leurs formes exceptionnelles, ces immeubles n'en ont pas moins de valeur, et certes les quartiers où ils sont placés n'ont jamais été rangés parmi ceux qui défigurent notre ville, tandis que